

## **Etude littéraire des lettres 1 à 6** **(Lettres avant les *Lettres* de l'année 1671)**

### **Introduction**

En mettant au programme les *Lettres* de l'année 1671, les jurys des agrégations ont proposé à notre étude une sorte de récit des origines : le début de la correspondance entre Mme de Sévigné et sa fille partie s'installer aux côtés de M. Grignan, son époux, en Provence. Roger Duchêne, l'éditeur scientifique de la correspondance et le fondateur des études sévignéennes en France, a considéré cette circonstance comme l'origine de l'œuvre épistolaire de la marquise et l'année 1671 comme la grande année de l'apprentissage épistolaire de Mme de Sévigné. Mais l'édition qui nous est proposée donne quelques lettres précédant ce fameux 4 février 1671. Ces lettres avant les *Lettres* présentent non seulement l'intérêt de contextualiser l'événement traumatique intime dans un ensemble plus large de relations et de préoccupations de l'épistolière, elles offrent en outre la preuve que la marquise n'en est plus à faire ses gammes dans l'art de la lettre et qu'elle a déjà une claire conscience de ses modes d'écriture.

Aussi tenterons-nous, tout en reconnaissant la disparate de cet assemblage tant sur le plan des destinataires de ces lettres, que de leurs fonctions et leur style, de mettre l'accent sur ce qui peut les doter d'une forme d'unité. D'abord des liens thématiques qui pourraient sembler fortuits ou construits à réception comme un effet de lecture, mais témoignent peut-être aussi des dispositions, voire des préoccupations de l'épistolière. Ensuite une pratique singulière de l'échange épistolaire, qui transpose à l'écrit la souplesse et la liberté de la conversation, mais aussi sa dimension pragmatique (notamment sa volonté d'agir sur l'interlocuteur). Sur cette base, on pourra se demander si ces lettres ne manifestent pas, dans leur variété même, la vive conscience qu'a l'épistolière de ses moyens d'expression - notamment par le réemploi et la mise en valeur de sa vaste culture littéraire - comme opérateurs de connivence avec ses destinataires et moyen de livrer ses émotions que les conventions qui régissent alors le genre rendraient irrecevables sans cette précaution.

### **I. Disparate ou diversité ? L'unité thématique sous l'éclatement épistolaire**

L'ordre chronologique est l'élément unificateur le plus tangible : 6 lettres qui se succèdent du 15 au 31 décembre 1670 où le commentaire d'un événement spectaculaire de la cour (le mariage manqué de Lauzun et de Mademoiselle) et la poursuite avec Bussy de leur vieille « escrime de salon » occupe une place importante. Cette apparente logique ne doit pas faire oublier le caractère aléatoire de la conservation de ces lettres-là : si nous avons des échanges complets entre Mme de Sévigné et Bussy c'est que celui-ci avait fait copier méthodiquement les lettres reçues et les lettres envoyées dans deux cahiers jumeaux, qui ont été publiés après sa mort, en 1697. Les Coulanges ont probablement conservé les lettres reçues de la marquise, mais l'inverse n'est pas vrai. Ensemble aléatoire, donc, duquel il importe de montrer la diversité, mais dans lequel il n'est pas absurde de rechercher une certaine unité, que l'on peut rapporter au style de relation recherché par l'épistolière dans sa correspondance, et peut-être aussi à ses préoccupations du moment.

### 1) *Des destinataires et des modes d'échange variés : effets de série aléatoire*

Mme de Sévigné envoie ses lettres à des destinataires qui se trouvent en province : les Coulanges à Lyon, où ils ont fait escale chez l'oncle de Mme de Coulanges, intendant de Lyon, au retour d'un voyage en Provence ; Bussy-Rabutin dans sa résidence de Chateau, au bord de l'Arroux, non loin d'Autun, qu'il a fait aménager au moment de son exil, pour se ménager un séjour alternatif au château familial de Bussy.

L'éloignement est donc géographique, et l'épistolière tient compte dans son propos du rythme du courrier : « Adieu ; les lettres qui seront portées par cet ordinaire vous feront voir si nous disons vrai ou non » (p. 42) ; elle suppose en effet que les Coulanges recevront de Paris d'autres lettres qui leur rapporteront la même nouvelle extraordinaire, par le courrier régulier du lundi. Or cet éloignement a des implications sociales : les Coulanges qui ne fréquentent pas la cour, ne peuvent en être que les témoins extérieurs et Mme de Sévigné joue sur cette distance pour faire briller à leurs yeux l'étourdissante nouvelle : « une chose que nous ne saurions croire à Paris » (sous entendu : comment la pourrait-on croire à Lyon ?). Cela lui permet de faire valoir sa position elle qui, de témoin, devient actrice de l'événement, au fil de l'évolution de la situation et de ses narrations successives (notamment par son rôle de confidente auprès de la princesse de Montpensier) : « Ce même jeudi, j'allai dès neuf heures du matin chez Mademoiselle... » (48). La situation de Bussy est différente, et même inverse : il a vocation à être à la cour, mais il s'en est exclu par sa faute. La déploration de son exil est un thème majeur de l'échange épistolaire : « Adieu, Comte ; c'est grand dommage que nos étoiles nous aient séparés. Nous étions bien propres à vivre dans une même ville » (45).

Les modulations de la distance ont également des retentissements affectifs : si l'épistolière entretient avec chacun de ses destinataires une correspondance familière, elle en varie les tonalités en fonction du mode de relation. Avec Philippe-Emmanuel de Coulanges, le compagnon de jeux de son enfance, l'inventeur intarissable de plaisanteries et de chansons, elle recrée d'emblée l'espace du jeu verbal, en annonçant une nouvelle qui se trouve différée par l'avalanche des adjectifs chargés de la qualifier : « Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, etc... ». Nulle ombre ne pèse sur l'interaction : on est porté vers l'avant dans une forme de collaboration interprétative où entre aussi l'épouse, Mme de Coulanges : « Mme de Coulanges dit : « Voilà qui est bien difficile à deviner ». La collaboration est au contraire chargée d'enjeux entre Mme de Sévigné et son cousin de la branche aristocratique (« le bon côté de la famille » écrit-il lui-même), et le dialogue rendu difficile par les ressentiments. La légèreté du ton, le brillant des formules font alors barrière à l'expression des sentiments négatifs. Dans la première des lettres qu'elle lui adresse (lettre 3), l'épistolière se montre toutefois capable d'éclaircir avec subtilité le retentissement affectif et moral qu'a sur elle-même de la disgrâce de son cousin : « Je trouve mon intérêt si mêlé avec le vôtre, et l'amour-propre si confondu avec l'amitié, qu'il est impossible de les démêler » (45), mais une certaine tension ne manque pas d'affleurer dans cette lettre travaillée en profondeur par un rapport de force indécidable et toujours rejoué : la marquise entend tirer une position de supériorité de son statut d'offensée et de son appartenance à la branche aînée des Rabutin (comme le montreront clairement les lettres 7 et 8). La lettre, on le voit, n'a pas la même fonction selon les destinataires, le moment et le contexte où elle est envoyée.

### 2) *Diversités des fonctions de la lettre*

Le parcours qui précède nous fait apercevoir la diversité de fonctions des lettres de ce petit corpus : l'information (le mariage princier), la causerie (lors de ce premier échange

Sévigné-Bussy). Mais le propre de la « lettre galante »<sup>1</sup> est de ne pas s'en tenir à son objet, de s'en évader par associations d'idées ou jeux de langage. Ainsi les lettres sur le mariage de Mademoiselle ajoutent à la chronique de l'événement un tableau de la solidarité émotionnelle de la cour et de l'opinion plus lointaine que représentent les Coulanges : « Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer ; si enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raison ; nous en avons fait autant que vous » (42) / « Voilà... un beau sujet de raisonner et de parler éternellement. C'est ce que nous faisons jour et nuit, soir et matin, sans fin, sans cesse ; nous espérons que vous en ferez autant ». Par là, Mme de Sévigné rend aussi hommage à la solidité et à la légitimité de jugement de ses cousins. Elle le dit explicitement à Coulanges, dans la lettre-réponse du 31 décembre : « J'admire aussi votre bon esprit, et combien vous avez jugé droit, en croyant que cette grande machine ne pourrait pas aller depuis le lundi jusqu'au dimanche » (47).

Car la fonction non explicite de la lettre, bien que constante, est de valoriser son destinataire tout autant que l'épistolière par le dispositif qui le met ainsi en scène. A Bussy, elle fait valoir, au début et à la fin de sa première lettre, l'estime extraordinaire que lui porte M. de Plombières. Elle loue la perspicacité politique de Coulanges, et associe sa femme à l'intérêt qu'elle lui suppose pour les affaires de la cour. L'opération de valorisation du destinataire s'appuie sur le naturel de l'entrée en matière, qui évite à la lettre la lourdeur conventionnelle de l'éloge obligé. Aussi, quel que soit son objet, la lettre commence par présenter sa motivation : l'événement, grand ou minime, qui l'a rendue nécessaire, objectivement ou subjectivement. La première lettre à Coulanges est entièrement justifiée par l'importance de la nouvelle. L'annonce suffit : « Je m'en vais vous mander » (41). La situation d'exception est renouvelée par la déception du surlendemain : « Ce qui s'appelle tomber du haut des nues » (43). Mais, si elle se permet d'écrire de but en blanc à Bussy, c'est qu'elle a rencontré une connaissance commune avec qui elle a évoqué sa disgrâce : « Voilà M. de Plombières à qui je parlais de vous avec plaisir et déplaisir » ; l'attaque laisse entendre que M. de Plombières vient de quitter la pièce, ce qui fonde la persistance des émotions mêlées qu'il s'agit d'exprimer à l'exilé : le « plaisir » de parler de quelqu'un de cher avec un tiers, le « déplaisir » de raviver la tristesse de son infortune.

L'attitude constante d'attention à la personne du destinataire (dans ses traits de caractères les plus intimes) fonde donc l'unité de cet ensemble de lettres. Cependant, pour étonnant que cela paraisse, s'y dessine aussi une unité thématique.

### 3) *Des liens thématiques discrets*

Les revers de fortune font le lien des premières lettres de la série. Il n'est pas étonnant que Mme de Sévigné ne se mette pas en peine d'apprendre à Bussy la nouvelle du mariage manqué : il a d'autres informateurs qui l'ont sans doute mis au courant de l'événement dans le temps où la marquise aurait pu le faire. L'événement est donc présent en arrière-plan de la communication épistolaire. Mme de Sévigné s'y réfère allusivement pour mettre en balance le bonheur des « gens » sans mérite particulier et le malheur des amours contrariées : « Quand je vois des gens fort heureux, je suis au désespoir ; cela n'est pas d'une belle âme. Mais le moyen aussi de souffrir les coups de tonnerre de bonheur comme il y en a, dit-on, pour les inclinations ! » Elle atténue ainsi (du moins momentanément) l'effet de la « mauvaise fortune » de son cousin : même les princesses connaissent des chutes et des disgrâces.

---

<sup>1</sup> On appelle ainsi les lettres échangées dans le contexte mondain et qui se substituent à la conversation. Et, à ce titre, les lettres en question, relèvent du genre.

## II. L'allure de la conversation

### 1) Dialogue et dialogisme

La première lettre commence sur l'annonce dramatisée d'une nouvelle extraordinaire (« Je m'en vais vous mander... »), mais la mise en scène de l'extraordinaire va conduire l'épistolière à improviser un dialogue animé avec le destinataire. « Je ne puis me résoudre à la dire. Devinez-là ». Ce dialogue prend vite l'allure de la devinette, dont les codes sont immédiatement énoncés, sur un mode délibérément enfantin et ludique : « Je vous le donne en trois. Jetez-vous votre langue aux chiens ». Ainsi le correspondant se trouve collaborer à la production d'un petit genre, la devinette, forme bâtarde de l'énigme, qui est aussi un divertissement de salon. L'échange épistolaire devient conversation galante. Et, comble d'habileté ludique et mondaine, l'épistolière introduit l'épouse de son correspondant dans le jeu, mettant en abîme par un dispositif imprévu de questions-réponses, le dialogisme de la lettre. « Mme de Coulanges dit : Voilà qui est bien difficile à deviner ; c'est Mlle de La Vallière — Point du tout, Madame... ». La stratégie est aisée, elle, à deviner : il s'agit d'un nouveau moyen de retardement de l'énoncé de la nouvelle. A ce stade on en a dit la moitié (« M. de Lauzun épouse dimanche au Louvre, devinez qui ? ») mais le dialogue peut se poursuivre sur la persistance d'un mystère non résolu.

Le dialogue révèle ici sa fonction : animer l'échange épistolaire, en lui conférant l'aisance et l'enjouement de la conversation. C'est pourquoi Mme de Sévigné rapporte tantôt au style direct, tantôt au style indirect sa propre conversation avec sa fille (47) et avec Mademoiselle (48-49), mimant dans la lettre une sorte de contagion de la conversation. La lettre 3 à Bussy s'ouvre ainsi sur le ton d'une conversation, un instant suspendue – le temps de se détourner de M. de Plombières pour se tourner vers Bussy comme s'il était présent à Paris : « Voilà M ; de Plombières à qui je parlais de vous... ». C'est que ces six lettres adressées à des familiers, ont aussi pour trait commun de témoigner d'un savoir mondain partagé qui permet aux correspondants de saisir les moindres nuances des informations livrées comme de saisir à la volée les moindres subtilités des jeux d'esprit auxquels se livre la marquise.

### 4) La connivence de l'esprit

C'est avec Bussy qu'elle pratique le mieux cette connivence entre gens d'esprit. Tous deux sont de même trempe et la marquise souligne explicitement leur capacité à être instantanément de plain-pied dans un mode de communication qui s'établit sur l'implicite : « Nous nous entendons, ce me semble, à *demi-mot* » (45). L'absence du partenaire de la communication « à demi-mot » frappe la gaîté d'incomplétude : elle ne rit plus qu'à demi, comme amputé de sa moitié : « je ne me réjouis pas bien sans vous, et quand je ris, cela ne passe pas le nœud de la gorge ». Cet échange même illustre l'entente à demi-mot par une formule allusive qui circule entre les correspondants. « M. de Plombières me paraît passionné pour vous », remarque Mme de Sévigné en prenant congé de son cousin, et elle ajoute : « Je voudrais bien, comme dit le maréchal de Gramont, que ce qu'il a dans la tête pour vous pût passer dans une autre tête que je dirai bien » (45). La réticence à nommer le roi est de l'ordre de la plaisanterie et renforce la connivence autour de la disgrâce, car nulle indiscretion ne menace cette correspondance privée. Bussy en comprend l'intention et fait écho à la bienveillance sensible sous la fausse réticence, en surenchérissant sur le vœu implicite de retour en grâce : « Je crois que si ce qui est dans la tête de Plombières pour moi était dans celle que vous diriez bien, je serais un exemple de grande fortune aux siècles présents et à venir » (46). Telle est la fonction de ce que l'on peut appeler l'humour dans ces lettres :

alléger la communication épistolaire d'une gravité qui pourrait la rendre blessante ou pathétique. C'est là un trait supplémentaire de la parenté de la lettre sévignéenne avec la conversation.

### 5) *La distance de l'humour*

Mlle de Scudéry a consacré l'une de ses *Conversations sur divers sujets* à la raillerie. Elle y oppose la raillerie déshonnête, qui consiste à coaliser la compagnie contre une cible qui s'en trouve exclue, et la raillerie honnête, douce et bienveillante pour autrui dans la mesure où le locuteur s'y inclut lui-même. Cette distinction recoupe celle que nous faisons aujourd'hui entre l'ironie et l'humour. L'épistolière pratique les deux, mais si l'ironie correspond à un trait qui lui échappe, l'humour, en revanche, est constant chez elle et elle se l'applique volontiers, sur le mode de l'autodérision comme le fait également Bussy (lettre 4) qui raille en se plaçant au niveau d'un mérite qui se joue des caprices de la fortune et ne tient pas à la déférence des autres. Loin de se draper dans la toge du stoïcien, c'est en épicurien qu'il s'adresse à sa cousine – « Songeons seulement à vivre bien et nous verrons bien les choses », assuré qu'elle partage avec lui la même passion pour les choses du monde (les lettres 7 et 8 que nous avons lues permettraient de développer davantage encore cette connivence qui permet aux deux correspondants de passer de la plaisanterie gaillarde – Bussy entrant dans la chambre de sa cousine en contrefaisant le gentilhomme breton – à des effleurements à peine mouchetés de points faibles de la sensibilité ou les inquiétudes profondes).

L'humour est un mode de relation qui, en « adoucissant » les choses introduit dans la correspondance la civilité qui doit régner dans la conversation entre honnêtes gens. Dans l'usage qu'en fait Mme de Sévigné, cependant, il est en outre le véhicule d'une conscience de soi aiguë et d'une forme de réflexivité. Aussi est-il souvent étayé sur sa culture littéraire. Cet aspect, sensible dans ces premières lettres, peut être considéré comme une extension de la conversation, mais aussi comme un mode d'accès raffiné à l'émotion.

## III. Culture littéraire et conscience de soi

### 1) *Citations et références*

La culture de la marquise lui permet de saisir immédiatement les matériaux littéraires en puissance dans les situations exceptionnelles. Pour l'affaire du mariage de Lauzun, elle hésite entre la référence au roman et ou à la tragédie, tant l'événement est invraisemblable et la chute spectaculaire : « Voilà un beau songe, voilà un beau sujet de roman ou de tragédie... » (44). L'hésitation subsiste dans la lettre du 24 décembre (« *vous savez présentement l'histoire romanesque de Mademoiselle et de M. de Lauzun. C'est le juste sujet d'une tragédie dans toutes les règles du théâtre* », p. 46). Si elle s'en tient finalement à la tragédie, c'est qu'elle a parfaitement assimilé les principes de composition du genre. En effet, la tragédie provoque, à partir d'actions violentes condensées dans une durée minimale, des émotions spécifiques (terreur et pitié) ; ce sont là des caractéristiques qu'elle retrouve dans la brutalité du revirement du roi et la consternation de la cour : « Jamais il ne s'est vu de si grands changements en si peu de temps ; jamais vous n'avez vu une émotion si générale » (47) En outre, la référence à la tragédie lui permet d'apprécier la conduite des acteurs à l'aune de la dignité statutaire du héros propre à susciter l'admiration du public : « M. de Lauzun a joué son personnage en perfection. Il a soutenu ce malheur avec une fermeté, un courage, et pourtant une douleur mêlée d'un profond respect, qui l'ont fait admirer de tout le monde. » (47) Auparavant, au moment où se nouait l'action, l'admiration allait à la générosité de la princesse et s'exprimait par une citation de Polyucte, que la marquise lui livrait en guise

d'approbation de sa conduite : « Elle retourna sur la maison et sur les bonnes qualités de M. de Lauzun. Je lui dis ces vers de Sévère dans *Polyeucte* :

*Du moins ne la peut-on blâmer d'un mauvais choix :  
Polyeucte a du nom [renom ?], et sort du sang des rois. »* (48)

La tragédie sert encore à caractériser une situation et l'émotion spécifique qu'elle suscite dans la lettre à Bussy. La marquise pense lui apprendre la nomination de son cousin le duc de Thiange au grade de maréchal, distinction à laquelle il aspirait lui-même avant sa disgrâce. Elle joue l'incrédulité avant de laisser entendre son indignation, en citant (avec une légère inexactitude) les deux répliques fameuses du *Cid* : « *Chimène qui l'eût cru ? — Rodrigue, qui l'eût dit ?* » (44). Cette citation – en elle-même éloquente puisqu'elle évoque l'état de consternation des deux héros – autorise la réticence de l'épistolière sur l'injustice de cette distinction : « Je me tais tout court ; j'irais trop loin si je ne me retenais ». Se retenant d'émettre un commentaire politique, elle se borne à envisager l'aspect affectif de la situation, la cruauté du contraste entre les sorts respectifs des deux cousins : « Je dirai encore pourtant que je suis au désespoir quand je vois des gens heureux sans raison, et vous dans l'état ou vous êtes ». Bussy comprendra le message et répondra à l'indignation retenue de la marquise par la démonstration d'un stoïcisme paisible devant les coups de la fortune, aussi bien quand ils l'accablent que quand ils élèvent injustement des médiocres et des intrigants : « je vous supplie de croire que la manière dont je soutiens les persécutions qu'on me fait depuis cinq ans me doit faire autant d'honneur que les plus belles campagnes que j'aie jamais faites. » (45) Il se montre ainsi à la hauteur des héros cornéliens que sa cousine évoquait à demi-mot par sa citation. Mais il ne se prive pas d'une perfidie à l'égard du rival, qui le campe en outre en orateur subtil : « Mon cousin Thianges a bien du mérite, mais il faut dire le vrai, il est bien heureux » (46) Elle même saisira avec justesse la posture de son correspondant en lui renvoyant, en manière de congé dans sa seconde lettre (23 janvier), le souhait de voir durer sa « philosophie » : « Je vous souhaite la continuation de votre philosophie, et à moi celle de votre amitié » (52).

Le savoir littéraire relatif au roman et à la tragédie, ou du moins l'aptitude à les commenter, est le privilège du monde des salons, proche de celui de la cour. La parfaite maîtrise que ces gens du monde ont acquis de cette culture dont l'*Astrée*, les romans de Mlle de Scudéry et les pièces de Corneille constituent le socle, permet d'en faire un jeu collectif, ce qui renforce chez eux le sentiment d'appartenir à une couche sociale privilégiée. Mais cette maîtrise de codes culturels partagés les dote aussi d'un regard éclairé sur les événements qui affectent l'entourage du roi, personnel romanesque et tragique par excellence : « *Vous savez présentement l'histoire romanesque de Mademoiselle et de M. de Lauzun. C'est le juste sujet d'une tragédie dans toutes les règles du théâtre. Nous en réglions les actes et les scènes l'autre jour ; nous prenions quatre jours au lieu de vingt-quatre heures, et c'était une pièce parfaite* » (46)

## 2) L'invention d'un style

Pour autant, la culture littéraire dans laquelle baignent ces lettres n'appesantit nullement leur style. Mme de Sévigné n'établit aucune hiérarchie entre un vers de Corneille et une formule proverbiale. Elle prend simplement appui sur cette disponibilité culturelle, pour écrire elle-même en toute liberté, pour essayer certains mélanges lexicaux et raccourcis syntaxiques. Son invention verbale dans ces lettres tient moins au néologisme qu'à l'alliance incongrue des domaines et des activités. Ainsi elle regrette de ne pas pouvoir « louer à bride abattue » son cousin pour son intuition de la catastrophe du mariage (47).

Une des marques les plus saillantes de son style (le « naturel » tant vanté par ses commentateurs) tient au refus de tout systématisme. Dès qu'un principe stylistique paraît s'installer, il se trouve contrarié. La longue phrase d'attaque de la première lettre fournit un exemple caractéristique de cette fabrique de la liberté stylistique. La série des qualificatifs a d'emblée une unité sémantique : « étonnante », « surprenante », « merveilleuse », « miraculeuse », « triomphante », « étourdissante », « inouïe », « singulière », « extraordinaire », « incroyable », « imprévue » sont des *variations sur le thème de l'exceptionnel* ; le superlatif absolu (« la plus... ») renforce le principe d'hyperbolisation. Mais ce principe, si bien installé soit-il, se trouve sans préparation remplacé par un autre, *l'antithèse*, qui gouverne trois couples d'oppositions sémantiques : « La plus grande/ la plus petite, // la plus rare/ la plus commune, // la plus éclatante, / la plus secrète » ; ainsi émerge un tout autre sentiment que l'étonnement : la perplexité ; la modalisation temporelle (« jusqu'aujourd'hui ») introduit alors une rupture de rythme, qui relance l'attention du lecteur ; celui-ci se trouve alors, par les deux derniers qualificatifs, impliqué comme spectateur par procuration dans l'événement : « la plus brillante, la plus digne d'envie » sollicite en effet son admiration. La phrase n'est pas pour autant achevée, mais rebondit sur la reprise anaphorique de « la chose » en « une chose » (6 occurrences) dont l'indétermination grammaticale ouvre la voie à des définitions périphrastiques introduites par des pronoms relatifs (« dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés », « que nous ne saurions croire... », « qui fait crier miséricorde... », etc.), dont l'accumulation renforce l'effet d'énigme de l'annonce. La phrase ne s'achève pas, mais se trouve interrompue par le commentaire de son inachèvement : « Je ne puis me résoudre à la dire », qui met en scène la liberté, l'autorité arbitraire, voire le caprice de l'épistolière.

Ainsi le « *style d'écrire* », comme on dit à l'époque, devient chez Mme de Sévigné un mode d'être. Ces premières lettres démontrent qu'il est fait de tension entre la familiarité (sensible notamment dans la profusion des hypocoristiques : « mon cher Comte », « mon pauvre Rabutin », etc.) et la retenue (« j'espère que vous verrez le fonds qui me les fait écrire »), l'élégance écrite (qui va jusqu'à doter la phrase de la frappe de la maxime : « l'amour-propre si confondu avec l'amitié, qu'il est impossible de les démêler », et la simplicité orale. Aussi ses lecteurs (dont nous sommes) sont-ils conduits à considérer les traits de la conversation mondaine que nous avons relevés (partie II), non pas comme le support d'un jeu de rôles, ou des masques stylistiques, mais comme une mise à distance assumée des affects, qui loin d'empêcher leur expression, leur fournit une voie plus subtile de communication, et renforce la connivence avec le destinataire, incité par là à lui prêter une attention particulière.

### 3) *Sous l'affectation littéraire la sincérité affective*

Après avoir tiré tout le parti littéraire de l'événement du mariage manqué, l'épistolière y revient d'un tout autre point de vue. Non plus celui de la cour, avide de spectacle et d'émotion, qu'elle a fait partager à ses cousins sous le régime de la tragédie, mais celui de l'intimité, où elle se donne encore un rôle important, non plus à l'extérieur de la scène comme chroniqueuse et dramaturge, mais à l'intérieur, au titre de confidente et de conseillère de l'héroïne. Loin de la scène publique du dénouement en présence du roi (43), l'épistolière fait entrer son correspondant dans l'intimité de l'héroïne, et cela à deux reprises : le jeudi matin est le cadre d'une scène de conseil, le vendredi celui de la consolation. Entre les deux, l'ordre royal a produit le renversement de fortune. On est bien toujours dans la tragédie, mais il s'agit d'une tragédie de la déploration, dont l'émotion dominante est la pitié. La narratrice y fait servir le discours direct. Dans la première séquence, celle de la consultation, long discours de satisfaction de la princesse (liste des biens et des distinctions données au futur époux, évocation d'une « conversation mot à mot qu'elle avait eu avec le Roi ») rapporté au discours

indirect, succède un conseil pressant donné par l'épistolière au discours direct : la chaleur de l'intérêt et de l'affection y est rendue sensible : « Mon Dieu, Mademoiselle, vous voilà bien contente... » (on notera dans tout ce passage la modalité interrogative dominante, et la cadence majeure, qui produisent un effet d'urgence). Dans la seconde séquence la déploration s'exprime par le pathétique de la gestuelle (« elle redoubla ses cris en me voyant ; elle m'appela, m'embrassa, et me mouilla toute de ses larmes »), et par le discours direct de l'héroïne, qui reconnaît trop tard - effet tragique ! - le bien-fondé des conseils de la confidente : « Hélas ! vous souvient-il de ce que vous me dites hier ? Ah ! quelle cruelle prudence ! ah ! la prudence ». La scène n'appelle aucun commentaire moral (les revirements de fortune seront commentés par Bussy), mais un écho affectif. Encore est-il exprimé dans une langue allusive (importance de la modalité négative) qui joue de la discrétion : « J'ai retrouvé dans cette occasion des sentiments que l'on ne sent guère pour des personnes d'un tel rang », et cette discrétion est recommandée au destinataire même : « Ceci entre nous deux et Mme de Coulanges, car vous jugez bien que cette causerie serait entièrement ridicule avec d'autres ». Par là s'explique la retenue et l'usage de l'enveloppe de l'humour : ils assurent à la marquise la « tenue » qu'exige d'elle son statut social : l'abandon aux sentiments peut être perçu comme une faiblesse, et, selon le code de l'honneur aristocratique, de la faiblesse au ridicule il n'y a qu'un pas.

La sincérité affleure aussi dans l'échange avec Bussy qui la fait passer des considérations sur la mauvaise fortune du comte au compliment de ce dernier sur l'accouchement de Mme de Grignan avec cette observation de sa part : « c'en est trop pour une troisième fille de Grignan »... Bussy comprendra tout ce que cache de sincérité anxieuse cette protestation en forme de pointe.

### **Conclusion**

Sans doute le talent singulier de l'épistolière consiste à soumettre les codes épistolaires à la nécessité d'établir avec son destinataire une relation intense et inédite. Sur ce plan ces lettres liminaires de notre édition manifestent non seulement un talent d'écriture déjà confirmé mais, à côté des jeux lettrés, un usage fortement affectif, impressif, de la lettre, qui un moyen de tisser et de resserrer les liens, l'occasion irremplaçable de se rendre présente à l'autre par la force de son style, qui s'efforce de transposer à l'écrit la singularité d'une voix : les émotions débordent l'écriture en plusieurs occasions, ou plus exactement pénètrent la lettre des échos de la vie et du flux des émotions intimes, lui donnant une apparente naïveté et une puissance d'évocation qui la porte au-delà d'un simple art de la civilité. En même temps, il ne faudrait pas s'y laisser prendre : cette naïveté relève d'un parti-pris qui s'interdit de laisser voir de façon trop apparente le travail effectué... Si Mme de Sévigné prétend laisser « trotter sa plume », « sans art et sans arrangement », si elle juge coupable la négligence qui affecte ses lettres, elle l'affirmera bientôt comme une originalité propre à son système :

C'est mon style, et peut-être qu'il fera autant d'effet qu'un autre plus ajusté.

27 septembre 1671